

Lamberto Vitali

Catalogue de l'exposition *Sergio de Castro* Galleria Lorenzelli, Milano 1963 Trad française

A vouloir expliquer certaines rencontres, on s'aperçoit que loin d'être dues au hasard ou à une coïncidence qui peut paraître étrange; elles ont une raison précise, une signification irrévocable bien au-delà de la simple apparence des choses.

Mes premières rencontres avec Castro, d'où plus tard devait naître l'amitié que l'homme et l'artiste méritent, eurent lieu sous le signe de Morandi et de la Grèce, d'abord parmi les toiles de notre peintre et aussitôt après, dans la lumière toute transparente d'Athènes, sous un ciel rempli d'étoiles, à mi-pente de l'Acropole. Ce furent ensuite les rencontres dans l'atelier de la rue du Saint-Gothard, l'atelier de Castro, le plus méticuleusement ordonné qui soit, en plein contraste avec le paysage urbain qui lui fait face et qu'un crissement de rails secoue par instants.

Si je dois pourtant parler de Castro, j'aime l'imaginer tel que je l'ai vu la première fois; c'est en regardant aujourd'hui dans les salles d'une galerie de Milan une série de ses oeuvres, que j'en ai eu la preuve. J'entends par là que si je cherche à saisir sa personnalité, rien moins que facile à éclaircir et que tant d'amours et de curiosités ont contribué à former, si différentes les unes des autres au point de paraître contradictoires (il suffirait de penser à ses expériences d'architecte et surtout de musicien), je dois revenir en arrière, au jour où je l'ai connu, ou plutôt *reconnu*.

La peinture de Castro est une peinture où les aventures de l'esprit sont revécues à tel point que la chose acquise en profondeur demeure toutefois nécessairement présente. Une donnée réelle est toujours à l'origine de chacun de ses tableaux - intérieurs de l'atelier où l'artiste fait jouer les rectangles des châssis, leurs longs et minces profils; natures mortes conçues avec amour ou ces lointains paysages dorés par la lumière méditerranéenne -; chaque fois le point de départ concret est repensé, élaboré selon un ordre qui s'ajuste comme un encastrement, non sans quelque inflexion intellectuelle. Et cet échafaudage trouve sa solution dans des couleurs qui gardent aux tons leur plus grande rigueur; aussi l'ocre prédomine-t-il dans la palette de Castro, surtout ces derniers temps. Autant dire que cette manière, sévère en somme, de concevoir la peinture (un des premiers tableaux de Castro ne fut-il pas un *Hommage à Chardin*?) pourrait paraître démodée, ou pire encore, étrangère à l'époque, si elle ne venait pas, au contraire, s'inscrire dans un courant qui s'est manifesté en France, entre autres, dans les derniers tableaux de Staël et qui trouve aujourd'hui encore de nouveaux adeptes, artistes pour lesquels le monde extérieur existe encore, même si complètement récréé, et qui s'expriment moyennant une peinture aux valeurs subtiles.

Ainsi, éloigné des affectations graphiques, des couleurs violentes d'une sorte de néo-expressionnisme, que du goût néo-dada et de l'imagerie d'un surréalisme à outrance, le discours pictural de Castro est gouverné par un ordre qui prévaut sur l'imagination et cela avec une logique sans faille; un ton paisible soutient ses phrases, telle une musique qui ne tolère pas le déséquilibre des fortissimo et des pianissimo. Encore une confirmation de ce que je viens de dire et que je tiens à répéter: la peinture de Castro est une peinture intelligente, une peinture cultivée, une peinture avec laquelle on vit.